

Philippe Meirieu

Éduquer ensemble...

Conférence du mercredi 25 mai 2022

CUFR Dombéni – Les Assises de la Parentalité

Le titre qui avait été proposé dans un premier temps pour cette intervention était « Que peuvent les adultes face à la violence des enfants et des adolescents ? ». Ce titre nous a été rappelé à l'ouverture des Assises de la Parentalité par Archimède qui est très largement à l'origine de cette action et qui a œuvré d'une manière très intense pendant toutes ces années où il a été en responsabilité ici, à Mayotte.

Il nous a été rappelé à quel point l'île vivait des situations difficiles et douloureuses. Tragiques à certains égards. Et Archimède a raison de nous dire que les adultes ne peuvent pas rester indifférents face à la violence des enfants et des adolescents.

Pour autant, je ne vais pas traiter frontalement cette question de la violence, ou du moins pas tout de suite, parce que j'ai souhaité m'inscrire dans le prolongement des débats qui ont eu lieu au cours de ces deux précédentes journées. Je voudrais vous expliquer, à partir de ces débats, comment j'ai réfléchi autour de la parentalité et, plus globalement, autour des questions de l'éducation. Donc ce ne sont que de modestes perspectives que je vais tracer devant vous. Vous les passerez à la moulinette de votre esprit critique, bien sûr. Vous ferez le tri entre ce qui vous paraît important et ce qui vous paraît moins important, voire inutile. Nous en discuterons ensuite ensemble, et je serai très heureux d'avoir votre point de vue sur la question.

Avant d'entrer directement sur cette question de la parentalité, je voudrais en introduction rappeler trois idées fortes et simples, pour que nous nous mettions d'accord sur quelques éléments de vocabulaire.



La première idée : **qu'est-ce qu'un enfant ?**

Un enfant, vous le savez, aux termes de notre constitution et de la Convention internationale des droits de l'enfant (CIDE), c'est quelqu'un qui n'a pas encore 18 ans. Rien que ça, c'est un peu compliqué... parce que tout le monde sait

bien qu'il ne se passe pas grand-chose pendant la nuit de ses 18 ans. Quelqu'un qui a 17 ans et 364 jours se couche. Il dort et il se relève, il a 18 ans. Il a 18 ans, mais il n'a rien reçu d'un Saint Esprit quelconque pendant la nuit qui le rendrait capable tout à coup de basculer de l'enfance à l'âge adulte.

Dès lors, nous avons besoin de mettre des limites, de placer des frontières. Mais ces frontières ont toujours un caractère un peu arbitraire. Autrement dit, juridiquement, une personne qui a moins de 18 ans est un enfant, mais en réalité nous savons bien qu'il y a des personnes qui, à 14 ans, ont déjà la maturité de ce que nous appelons un adulte, et des adultes qui, à 80 ans, ont encore la maturité de ce que nous appelons un enfant. Ce n'est pas d'ailleurs forcément un handicap que d'être un adulte qui a gardé l'esprit d'un enfant. Mais

EN INTRODUCTION... TROIS IDÉES FORTES :

| | |
|---|--|
| <p>1. Qu'est-ce qu'un enfant ?</p> <ul style="list-style-type: none">• Un être inachevé et fragile... qui doit être protégé• Un être complet... qui doit être entendu | <p>Un texte de référence : La Convention internationale des Droits de l'Enfant (CIDE).</p> |
| <p>2. Qu'est-ce qu'éduquer ?</p> <ul style="list-style-type: none">• Transmettre le monde à ceux qui viennent...• Pour leur permettre de le transformer. | <p>Un principe : transmettre les traditions sans enchaîner aux traditions.</p> |
| <p>3. Qu'est-ce qu'émanciper ?</p> <ul style="list-style-type: none">• Permettre à chacun de savoir d'où il vient...• Et de décider où il va. | <p>Une exigence : ne jamais essentialiser quiconque, et une question : « Que vas-tu faire de ce qui t'a fait? ».</p> |

juridiquement, c'est quelqu'un qui a moins de 18 ans.

Si on quitte maintenant la sphère juridique pour entrer dans une définition un peu plus élaborée, ce qui caractérise un enfant – et je m'appuie là sur les travaux des pédagogues –, c'est que c'est un être à la fois inachevé et complet... Voilà quelque chose d'assez compliqué à comprendre. Il est inachevé, pourquoi ? Parce que la caractéristique de l'espèce humaine, c'est que tous nos enfants viennent au monde prématurés. Le petit chat, quand il naît, sait faire sa toilette. Le petit garçon, la petite fille, quand ils naissent ne savent pas faire leur toilette. L'abeille, quand elle naît, elle est royaliste. Elle sait que toute sa vie, elle sera royaliste, puisque son système social est inscrit dans ses gènes. Le petit enfant, le petit garçon, la petite fille, quand ils naissent, ils ne sont ni royalistes, ni républicains, ils ne sont rien. Ils sont inachevés.

L'enfant est donc un être inachevé infiniment fragile qui a une multitude de potentialités, mais qu'il va falloir accompagner, qu'il va falloir protéger parce qu'il est fragile, et qu'il va falloir éduquer. C'est pour cela que l'être humain est le seul être vivant qui doit être éduqué. Les autres êtres vivants, les plantes, les animaux, tout ce qui vit autour de nous n'a pas besoin d'éducation. Ils naissent, ils ont dans leurs gènes tout ce qu'il faut ; ils vivent avec ce qu'ils ont dans leurs gènes, ils meurent et ça continue. Ça se reproduit à chaque génération. Il n'y a pas d'histoire des chats, il n'y pas d'histoire des abeilles. Jusqu'à la prochaine mutation génétique, les chats seront toujours pareils, les abeilles seront toujours pareilles, alors que les

petits humains, ils ont cette possibilité d'être éduqués parce qu'ils sont inachevés. Et parce qu'ils sont éduqués, ils vont pouvoir décider de leur histoire. Si nous étions comme les petits chats ou comme les abeilles, nous reproduirions à l'infini les mêmes structures, les mêmes choses. Nous les reproduirions à l'infini sans pouvoir changer notre destin.

Donc un enfant, c'est un être inachevé et fragile. Il doit être protégé contre les agressions du monde, contre ceux qui veulent l'exploiter, contre ceux qui veulent mettre leur emprise sur lui, contre tous ceux et toutes celles qui ne veulent pas faire de lui un être libre. L'enfant est fragile, il doit être protégé. Il est inachevé, mais en même temps – et c'est ça qui est important –, l'enfant est un être complet.

Il est complet parce que, tout petit, il a déjà la multiplicité de tous les sentiments humains à sa disposition. Il y a un pédagogue, qui s'appelle Janusz Korczak, qui disait dans une très belle formule : « Les chagrins des petits ne sont pas des petits chagrins. » C'est oh combien vrai ! On croit souvent, nous autres adultes, que nos chagrins, nos peines d'amour, nos difficultés professionnelles, sont réservés aux « grands » et que les enfants ne les vivent pas. Pourtant, les enfants les vivent, ils souffrent dans leur chair, quand ils ont mal, dans leur tête aussi, et dans leur cœur. Ils souffrent beaucoup car ils sont des êtres complets. Ils ont toute la palette des sentiments humains à leur disposition. Et parce que les enfants sont des êtres complets, ils doivent être entendus.

Donc c'est un paradoxe. L'enfant est un être inachevé qui doit être protégé, et c'est un être complet qui doit être entendu. Entendu ne signifie pas, bien évidemment, approuvé. L'enfant ne doit pas toujours être approuvé. On peut le désapprouver. Mais quand on ne l'approuve pas, on doit néanmoins l'entendre. Et si on l'entend, on doit lui répondre, lui répondre qu'on n'est pas d'accord. Parce que l'enfant est à la fois un être complet et un être inachevé, il doit donc être entendu et être protégé. Voilà le premier élément important à noter.

Après « qu'est-ce qu'un enfant ? » vient la question : **qu'est-ce qu'éduquer ?**

Éduquer, c'est transmettre le monde à ceux qui arrivent. Nous avons un devoir d'antécédence, car nous sommes là avant eux. Et parce que nous sommes là avant eux, nous avons le devoir de les accueillir et de leur transmettre ce que l'humanité a fait de mieux et de meilleur. Aucun adulte ne peut renier son devoir de transmission. Nous devons transmettre le monde, non pas pour qu'il soit toujours identique à ce que nous avons connu, mais pour permettre à nos enfants de le transformer. Pas de le transformer n'importe comment, mais pour l'améliorer si possible.

Très longtemps, on a cru que c'était automatique et qu'il y avait ce qu'on appelle le progrès. On pensait que, de génération en génération, le monde irait de mieux en mieux. Aujourd'hui, on n'en est plus tout à fait sûr. Il n'est pas du tout certain que, de génération en génération, le monde aille de mieux en mieux. Il est même possible qu'il aille plus mal. C'est la raison pour laquelle l'éducation est encore plus indispensable... pour nous permettre précisément de donner aux enfants, à nos enfants et à nos adolescents, les moyens d'améliorer ce monde.

Qu'est-ce qu'un enfant ? C'est un être à la fois inachevé et complet. Qu'est-ce qu'éduquer ? C'est transmettre le monde à ceux qui viennent pour leur permettre de le transformer.

Vient une troisième interrogation : **qu'est-ce qu'émanciper ?**

Émanciper est quelque chose à quoi nous tenons beaucoup. Dans le dernier congrès que les CEMEA ont tenu et auquel ont participé les représentants de Mayotte, à Poitiers en août dernier, parmi les termes qui nous ont guidés, il y avait le verbe « émanciper ». Émanciper, ça veut dire quoi ? C'est compliqué, car c'est un mot qui, à bien des égards, donne lieu à de nombreux malentendus. Émanciper, ça ne veut pas dire couper l'enfant de ses racines. Émanciper, c'est permettre à chacun de savoir d'où il vient, mais aussi de décider où il va et de le décider librement. Il doit savoir d'où il vient parce qu'il est le fils, la fille, à la fois de ses parents et de toute une tradition. Il est le fils et la fille de toute une histoire. Et il ne peut pas renier cette histoire. Mais en même temps, il n'est pas assujéti à reproduire complètement, délibérément et infiniment cette histoire.

Alors, je voulais commencer par ces trois idées fortes : qu'est-ce qu'un enfant, qu'est-ce qu'éduquer et qu'est-ce qu'émanciper ? Puis, pour chacune d'elles, je voudrais donner une référence simple.

« Qu'est-ce qu'un enfant ? » Je voudrais vous inviter à lire, à relire et à travailler entre adultes un texte fondamental qu'est la Convention internationale des droits de l'enfant. Nous ne le travaillons pas suffisamment, et je vous rappelle que, dans la hiérarchie des textes dans l'État français, les Conventions internationales, comme la Cide, au titre de l'article 55 de notre Constitution, passent avant les lois, les décrets, les arrêtés et les circulaires. C'est donc un texte de référence absolument majeur. Et quand je rencontre des éducateurs qui, pour certains, sont enseignants, travailleurs sociaux, animateurs, parents, travaillent dans la santé, dans le droit, voire dans la police, je leur dis : « Est-ce que vous avez pris le temps une fois, à l'occasion, un jour, de lire ensemble la Convention internationale des droits de l'enfant ? Parce qu'il y a là quelque chose d'essentiel sur lequel nous n'avons jamais fini de travailler. Alors, qu'est-ce qu'un enfant ? Eh bien, allons-nous ressourcer dans la Cide.

« Qu'est-ce qu'éduquer ? » Transmettre et en même temps permettre de transformer le monde. Ce que je pourrais reformuler en disant : transmettre des traditions – et nous transmettons tous des traditions – sans pour autant enchaîner aux traditions. Voilà une vraie difficulté. Alors ici, à Mayotte, il y a une grande vigilance et une grande attention à la transmission des traditions. Et c'est légitime. Dans l'Hexagone, nous transmettons aussi des traditions. Pas tout à fait les mêmes, mais nous en transmettons. L'enfant a besoin qu'on lui transmette des traditions, un langage. Il ne va pas choisir la langue qu'il va parler. Il va parler celle de ses parents et de l'école. Il ne va pas choisir la manière de se nourrir ni son rythme journalier. Il ne va pas choisir sa manière d'organiser sa journée, de se vêtir. Tout cela, on le lui a transmis, et c'est une bonne chose. Il faut qu'on le lui transmette parce que sinon, il ne peut pas se construire... Mais l'éducation est un exercice délicat qui nécessite de transmettre des traditions sans enchaîner aux traditions. Ne pas enchaîner aux traditions, ça veut dire que l'enfant va utiliser ces traditions, mais qu'il va progressivement se doter du droit de prendre et d'analyser dans ces traditions un certain nombre de choses. Et heureusement qu'il se donne ce droit, comme ses parents avant lui, avec ce qui leur a été transmis par leur famille. Il y a des choses que votre famille vous a transmises et que vous avez acceptées, que vous avez assumées, que vous portez, et puis il y a des choses que votre famille vous a transmises et sur lesquelles vous n'avez pas insisté ou que vous considérez comme moins importantes. Vous vous en êtes éloignés, pour ne pas dire que vous les avez reniées.

L'éducation, ce n'est pas fabriquer des clones, ça n'est pas reproduire à l'identique les mêmes personnes. C'est transmettre des traditions sans lesquelles les gens n'ont pas de racines. Mais on ne peut pas enfermer les gens dans leurs racines. La racine, elle permet de grandir, mais il n'y a pas d'arbres qui se contentent d'être des racines. Il faut que la racine permette de croître, et il faut qu'elle soit assez forte. Il faut que les traditions soient assez fortes pour permettre de se développer, en prenant dans ces traditions ce qui va convenir et en regardant s'il y a des éléments dont on souhaite plus ou moins s'éloigner.

Enfin, **« qu'est-ce qu'émanciper ? »** Je dirais, et c'est une exigence fondamentale à mes yeux, ne jamais essentialiser quiconque. Alors, « essentialiser » est un mot qui peut paraître jargonnel, mais ça renvoie à quelque chose qui a été dit dans un atelier, quand quelqu'un disait : « J'aime pas qu'on parle des jeunes délinquants, j'aime pas qu'on parle des parents démissionnaires, je préfère qu'on parle des jeunes qui ont commis un acte de délinquance ou des parents qui n'ont pas été capables, à un moment donné, d'assurer l'éducation de leurs enfants. » C'est très différent. Si vous dites « un jeune délinquant », il est jeune et délinquant... et « délinquant » est devenu son essence, sa nature. Il est enfermé là-dedans. D'une

certaine manière, il va revendiquer son étiquette, celle qu'il a sur le front. Alors, il va dire : « Voyez, j'ai mon étiquette, je suis délinquant, eh bien je vais vous le prouver. » Cet enfant dont on dit qu'il est cancre, il va vous dire : « Regardez, je suis un cancre, eh bien je vais vous prouver que je suis un cancre. Vous allez voir que je vais arriver à vous le prouver. »

Je ne sais pas si vous avez réfléchi à cette question, mais il y a une chose que tout le monde peut réussir sans aucune difficulté. C'est son propre échec. Tout le monde peut réussir à échouer. Tout le monde peut réussir à se mettre en échec. Et il y a un moment où se mettre en échec, c'est une espèce de revendication : « Moi j'échoue, mais c'est moi qui échoue, et je l'exige, je le demande... ». J'ai connu des adolescents en métropole qui, à un certain moment, se revendiquent comme des cancre et se mettent en échec. Parce qu'en seconde, ils ont fait deux heures de maths par jour, à la maison, et qu'ils ont eu un 2/20 ou un 3/20. Et c'est quand même moins humiliant de dire : « L'école, j'en ai rien à foutre », plutôt que de passer deux heures tous les jours à faire des maths et d'avoir 2/20. Parce que quand on dit : « L'école, j'en ai rien à foutre », on revendique son propre échec et on se pose comme celui qui, librement, a fait quelque chose et non pas comme celui qui est victime des autres.

Nous avons là un phénomène très fréquent chez les enfants et les adolescents. Ils revendiquent une identité qui leur évite d'avoir à changer. « Je suis un cancre, donc je n'ai pas besoin de faire des efforts pour être un bon élève, puisque je suis – s-u-i-s – un cancre. Je suis un cancre, je suis un délinquant, je suis donc je m'installe dedans. Je n'ai pas besoin de me demander si je peux être autre chose, je m'installe dedans. » Dès lors, il y a un danger permanent d'essentialisation. Et ce danger est extrêmement grave parce que, dans l'histoire, c'est ce danger-là, cette mécanique-là qui a donné lieu aux racismes de toutes sortes : quand on réduit quelqu'un à ses origines, à sa couleur de peau.

Alors, non, l'éducation ne doit pas essentialiser. Elle ne peut pas dire à quelqu'un : « Tu es un délinquant », « Tu es un cancre », « Tu es un voyou », « Tu es de la racaille ». Elle peut dire : « Oui, tu as fait une connerie, mais tu peux faire autre chose. » Elle peut dire : « Oui, t'as pas eu de chance, mon gars, dans la vie, t'es né dans des situations compliquées, t'as été abandonné par tes parents, t'as rencontré des voyous, t'as dealé de la drogue. » « Tout ça, je sais que tu l'as fait, mais la question que je te pose, moi, éducateur, c'est celle-là : Que vas-tu faire de ce qui t'a fait ? Tu as été fait par une histoire, par des circonstances, tu as été fait par toute une série d'éléments qui t'échappent, qui nous ont échappé. Mais toi, tu vas en faire quoi, de ça ? Tu vas t'enfermer là-dedans ? Où tu vas prendre le taureau par les cornes et te dire : "Je peux faire autre chose". Et si tu fais ça, moi, éducateur, je vais

faire alliance avec toi. » Parce que le rôle de l'éducateur, c'est de faire alliance avec ce jeune qui ne veut pas se réduire à l'étiquette qu'on a posée sur son front.

Dans notre société, aujourd'hui, nous vivons un vrai danger : on réduit un enfant à son statut social. « C'est un immigré. » Ah bon ! D'accord, mais c'est aussi un enfant. Il a 7 ans, il aime les mangas, il aime manger ceci, faire cela, ce n'est pas qu'un immigré, hein. Arrêtez de lui coller cette étiquette. « C'est un dyslexique. » Ah ben oui, c'est un dyslexique ! Mais il aime le handball, le football, et il est passionné par les dinosaures ou par les dauphins. Et ça m'intéresse de savoir qu'il est passionné par les dinosaures ou par les dauphins, parce que c'est à travers ce qui le passionne que je vais l'aider à surmonter sa dyslexie. Il y a donc là quelque chose de fondamental dans l'éducation.

L'émancipation, elle est dans cet effort pour aider chacune et chacun à sortir de toutes les définitions définitives. Alors, c'est un peu un pléonasse, mais oui, nous sommes tentés d'être dans des définitions définitives. Le cancre, le dyslexique, le voyou, le délinquant, il est dans une définition définitive. L'immigré, il est tellement stigmatisé qu'il dit : « Je ne suis plus qu'un immigré. » Non, c'est aussi un enfant. Fragile. Il doit être entendu. Et ça, c'est un combat de tous les instants, à mener en dépit du fait que toutes les institutions ont tendance à réduire les gens en les catégorisant, en leur donnant des étiquettes et en les enfermant dans une place, dans une catégorie.

Pour résumer ces premières remarques :

- un texte de référence : la Convention internationale des droits de l'enfant ;
- un principe : transmettre les traditions sans enchaîner aux traditions ;
- une exigence : ne jamais essentialiser quiconque et dire à chaque jeune, à chaque enfant, à chaque adolescent : « T'es pas responsable de ce qui t'est arrivé, t'as pas choisi tes parents, t'as pas choisi ton milieu social, t'as pas choisi d'être..., mais t'es pas obligé de rester fidèle à ce qui t'a fait. Tu as du pouvoir, tu peux te changer, tu peux changer, et en te changeant, tu peux changer le monde. »

Après ces premiers éléments, il y aura trois parties dans cet exposé :

1/ Comment l'enfant grandit ? Et je vais brièvement vous dire selon moi quels sont les trois piliers de l'éducation.

2/ Comment prendre soin de l'enfant, c'est-à-dire construire ce qu'on pourrait appeler un écosystème éducatif ? Un écosystème, c'est ce qui permet à une plante de pousser. Qu'est-ce qui permet à un bananier de pousser ? C'est le fait qu'il y ait un écosystème. Il y a à la fois un climat, de la terre, des gens qui entretiennent... C'est tout ce qui permet de pousser.

3/ Vous êtes ici issus d'une multitude d'institutions, vous devez travailler en partenariat : comment et pourquoi ?

1/ Comment l'enfant grandit ?

Voyons tout d'abord les trois piliers de l'éducation, que sont :

- les parents et la famille élargie ;
- l'école ;
- les tiers-lieux : les loisirs, le centre aéré, le club de foot, le club de modélisme, le club de plongée, le groupe de gamins qui va se réunir pour aller faire un pique-nique ou un barbecue, etc.

Quel est le rôle de ces trois lieux différents ?

Les parents et la famille élargie jouent un rôle fondamental avec des apprentissages absolument essentiels à faire effectuer par l'enfant. Petit rappel : la naissance, c'est un traumatisme. Avant la naissance, on est bien. On est on est nourri, on est blanchi.



logé, On est

dans le ventre de sa maman. Tout ce qu'on désire, on l'a. Et on l'a instantanément. Le cordon ombilical nous nourrit en permanence. On n'est jamais frustré. Mais la naissance est un traumatisme. Dès lors que vous sortez dans le monde, vous commencez à avoir chaud, à avoir froid, à avoir faim, à avoir soif, à avoir envie que vos parents soient à côté de vous. S'ils ne sont pas là, parce qu'ils sont occupés, qu'il faut qu'ils s'occupent des champs, qu'ils aillent travailler, ou bien qu'ils sont en retard pour ceci ou pour cela, ou encore qu'il y a des embouteillages ou que sais-je encore, vous devez comprendre qu'ils ne vous abandonnent pas pour autant. C'est déjà une sacrée épreuve ! Vous étiez dans un milieu où vous étiez satisfaits, parce que tout vous arrivait en permanence, et vous arrivez dans un monde où vous devez, quoi ? Attendre... Pas longtemps, peut-être, mais attendre quand même.

« Je suis mouillé, je voudrais bien qu'on me change » « Ah bah non, pas tout de suite. » « J'ai faim, j'ai soif, je voudrais qu'on me prenne dans les bras. » « Ah bah non, pas tout de suite, pas là, je ne suis pas disponible. » Et l'enfant, il attend. Alors, il crie un peu, il crie beaucoup, il ne crie pas du tout... ça dépend des enfants. Mais il faut qu'il découvre ce que l'on appelle la frustration. Il faut qu'il découvre qu'il n'aura pas satisfaction à tout, tout de suite. C'est forcé, il ne peut avoir un cordon

ombilical une fois qu'il est sorti du ventre de sa mère. Personne n'a de cordon ombilical une fois qu'on est sorti du ventre de sa mère. Personne. Sauf éventuellement les astronautes, dans les cabines spatiales ! Donc il faut qu'il attende, mais pour qu'il attende, sans être angoissé, il faut qu'il sache qu'on ne va pas l'abandonner. Et c'est ça le rôle fondamental des parents. Ils doivent permettre à l'enfant d'assumer la frustration dès lors que la promesse de ne pas être abandonné permet la construction de ce qu'on appelle l'environnement sûr. Si on vous impose la frustration et que vous n'êtes plus du tout certain, ou pas du tout certain, qu'on ne va pas vous abandonner, eh bien votre environnement n'est pas sûr. Et vous allez porter toute votre vie un certain nombre de difficultés. Il va falloir les combler, ces difficultés. Un enfant qui se développe normalement, il apprend à attendre, mais il apprend à attendre sereinement, parce qu'il sait qu'il ne sera pas abandonné.

Ce rôle de la famille est double : il est de dire à l'enfant « Oh, ton caprice, pas tout de suite, prenons un peu de temps », mais en même temps « Aie confiance, je ne te laisserai pas tomber. » C'est ça qu'on appelle un environnement sûr. C'est ça qui est la manière d'accueillir un enfant dans le monde. Alors, on sait ici à Mayotte les difficultés que cela représente. Il y a de nombreux enfants qui n'ont pas d'environnement sûr. Ces enfants qui attendent, mais qui n'ont pas cette promesse parce que les parents les ont laissés ici ou là... qui n'ont pas la promesse de ne pas être abandonnés. Et on sait à quel point il va falloir leur redonner cette promesse-là. Leur dire : « Non, nous autres adultes, nous veillons sur toi, tu n'auras pas tout ce que tu veux tout de suite, mais nous veillons sur toi et tes besoins fondamentaux, nous les assumerons. » Un enfant qui n'entend pas cela, ne pourra pas se développer sereinement. Et on voit bien l'exigence que cela représente par rapport à notre mission éducative.

Le deuxième apprentissage fondamental par les parents et la famille élargie, c'est permettre l'émergence de la réflexivité, ce qui veut dire « réfléchir ». Un enfant, ça grandit en apprenant à réfléchir. Comment ça apprend à réfléchir ? Quand on lui parle. Mais, on sait, parce que la recherche nous a donné des éléments maintenant assez stabilisés, qu'on peut parler à un enfant *a minima* en lui disant : « Tiens, mange ta soupe, prends cette cuillère, ne fais pas ça... » C'est ce qu'on appelle un langage restreint. Ou bien, on peut parler à un enfant en lui disant : « Mange ta soupe... est-ce que tu l'aimes ? est-ce que tu ne l'aimes pas ? est-ce que tu préférerais celle d'hier ? Ne fais pas ça... mais pourquoi tu veux faire ça ? » Et on sait que, même si l'enfant n'est pas encore capable de répondre, il entend. Il y a des gens qui imaginent qu'il faut que les enfants sachent parler pour commencer à leur parler. Mais si on attendait que les enfants sachent parler pour leur parler, ils ne parleraient jamais. Il faut leur parler avant qu'ils sachent parler, parce que c'est cela qui les amène à parler. L'enfant a besoin qu'on lui parle parce que l'humain est un

être de parole. C'est par la parole que la pensée se crée. Il ne faut pas croire que la pensée précède la parole, qu'on pense et qu'ensuite on parle. Ce n'est pas du tout comme ça que ça marche dans la tête de l'enfant. Il se met à penser en se mettant à parler. À expliquer. À répondre petit à petit. Alors, au début, ça va être difficile, il va bredouiller, il ne va pas comprendre. Il faut écouter, mais continuer à lui parler. Nous savons, et là les travaux scientifiques de la psychologie le montrent d'une manière très forte, que l'enfant qui a été privé d'un environnement de langage, avec qui on a peu parlé, à qui on a simplement parlé pour lui dire « C'est interdit, c'est obligé, mange ta soupe, etc. », va vivre un développement intellectuel très difficile par la suite. Cela ne veut pas dire qu'il sera impossible, mais il sera plus difficile.

Donc les parents ont un rôle fondamental, essentiel. Bien sûr, j'ai conscience en disant cela, ici à Mayotte, qu'il y a des enfants qui ne bénéficient pas de ça. Et pour revenir à la question que posait Archimède, une grande partie des enfants qui ne bénéficient pas de cela, parce qu'ils n'ont pas un environnement sécurisé, parce qu'ils n'ont pas accès à la parole, qu'est-ce qu'ils font ? Ils frappent. Quand on ne peut pas parler, on tape. Quand la parole n'a plus cours, les coups arrivent. Quand on se sent incapable de parler, de dialoguer, de discuter, alors on va vers la violence. C'est pour ça qu'il est si important de construire un environnement familial sécurisé et de travailler sur le langage et la parole.

L'école, c'est le deuxième lieu, avec des apprentissages fondamentaux, essentiels. Essentiel, ça veut dire qu'on ne peut pas s'en passer. Fondamentaux, ce n'est pas tout à fait la même chose. Qu'est-ce que c'est que l'école et qu'est-ce qu'on y trouve ? On y trouve des êtres dont les parcours et les histoires sont différents. Chacun arrive d'ici ou là avec une famille, une histoire, tout un héritage différent, et pourtant ils vont partager les mêmes savoirs. Ils vont tous apprendre la même chose. Et on va leur dire : « Vous êtes tous capables d'apprendre la même chose. » L'école, c'est d'abord cela. C'est d'abord un lieu où des gens vont découvrir qu'ils peuvent apprendre des choses en commun, même s'ils sont différents, même si leurs croyances sont différentes. Parce que je peux croire des choses différentes, je peux avoir une religion différente, avoir une conviction différente, mais quelle que soit ma religion, $2 + 2 = 4$, et, dans le triangle rectangle, le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des deux autres côtés. Ce n'est pas une question de religion. L'école est ce lieu où l'on va découvrir qu'il y a des choses que tout le monde partage. Ça n'empêche pas que je vais avoir ma religion, mes croyances. J'arrive avec ma singularité, mais je rentre dans une collectivité où je partage les mêmes savoirs. Et donc je découvre que, malgré ma différence d'histoire, de famille, de religion, de croyance, de ceci, de cela, nous avons la possibilité de partager quelque chose en commun. Et que ce commun nous réunit.

C'est sur cela que se fonde ce qu'on appelle la socialisation secondaire. Qu'est-ce que c'est ? Les enfants, au début, leurs amis, ce sont les amis de la famille. Ce sont des amis du voisinage. Mais, à l'adolescence, on a un peu moins envie de rester avec la famille. On a un peu envie de s'éloigner. Et l'on a besoin d'une seconde socialisation, qu'on appelle la socialisation secondaire. Et là, qu'est-ce qu'on sait aujourd'hui ? Eh bien que, si cette socialisation secondaire ne se construit pas dans une école, ou peut-être dans un centre de loisirs, il va la trouver où ? Dans une bande, dans un groupe qui peut-être sera un groupe de délinquants et qui va lui dire : « Regarde, viens avec nous, allez, nous on te donne une identité, on te protège, on va te protéger si t'es avec nous. Et puis, grâce à ça, tu vas avoir tout ce que tu veux, la dernière paire de baskets à la mode, etc. On va se débrouiller, tu vas voir, on va se débrouiller. » Au moment de l'adolescence, à des âges divers selon les sociétés, l'adolescent construit une socialisation secondaire, c'est-à-dire qu'il se met dans un autre groupe. Si l'école, si le centre de loisirs ne sont pas des lieux où il peut trouver cette socialisation, il risque d'aller dans un lieu de socialisation qui sera aussi un lieu de perte. Et vous voyez bien la responsabilité que l'on a ici. Il ne faut pas que l'école soit seulement un endroit où les gens viennent et repartent pour assister à des cours. Il faut qu'ils construisent des liens entre eux à l'école.

D'ailleurs, il y a un très grand écart sur ce point entre les filles et les garçons. Les filles se socialisent beaucoup plus à l'école. C'est-à-dire qu'elles travaillent ensemble, elles réfléchissent, elles échangent. Alors que les garçons le font beaucoup moins. Je ne vous parle pas spécifiquement de Mayotte, mais si on regarde à un niveau plus large, et pas simplement de la France mais de tous les pays, on s'aperçoit que, globalement, les filles s'adaptent bien à l'école et se socialisent assez bien dans l'école et sur le travail scolaire, alors que pour un certain nombre de garçons, bien travailler à l'école c'est « être un pédé ou une lopette », perdre sa virilité, s'agenouiller devant une maîtresse dont « on n'a rien à faire ». Il vaut mieux aller travailler ailleurs avec des gars qui, au moins, montrent leurs muscles. C'est très important de savoir ça, parce que ça nous alerte sur un point très important : la violence, la délinquance dont on parle, c'est quelque chose qui naît chez les adolescents, et en particulier les garçons. Je ne prétends pas qu'il n'y a pas de filles délinquantes, il y en a... mais vous connaissez les pourcentages, c'est 95 % - 5 %. C'est le même pourcentage que les hommes et les femmes en prison en France métropolitaine. Si vous prenez le pourcentage des élèves dans ce qu'on appelle les sections de relégation c'est 95 % de garçons, 5 % de filles. Pareil qu'en prison ! Donc, il y a un vrai problème avec les garçons aujourd'hui. Il y a un problème de socialisation des garçons. Des garçons qui ne trouvent pas à se socialiser. Mais, si ces garçons sont en difficulté, sont en errance, basculent dans la violence, c'est parce qu'on ne leur a pas offert d'espaces de socialisation constructifs, productifs, et qu'ils sont allés chercher la socialisation là où on la leur proposait en leur faisant miroiter

des trucs fantastiques. « Regarde, tu vas être heureux, là, et même on peut te fournir un peu de drogue si tu veux. »

L'école est donc un lieu de socialisation essentiel qui ne doit pas être simplement réservé aux filles. Il faut que les garçons s'y socialisent aussi. Et puis, l'école est un lieu différent de la famille. Dans la famille on s'aime, c'est bien et c'est normal. À l'école, ce qui fait loi, ce n'est pas l'affection, c'est l'exigence de précision, de justesse et de vérité. Il faut être précis, il faut être juste. « Ton addition, elle doit être exacte. Tu as beau m'aimer, j'ai beau t'aimer, on s'aime... mais si c'est faux, c'est faux. Ce n'est pas parce qu'on s'aime que ça va devenir juste. » Donc la règle à l'école n'est pas la même que la règle à la maison. L'enfant qui va à l'école après avoir été à la maison, va devoir apprendre à vivre dans deux univers différents, dont les règles ne sont pas identiques. Et il faut qu'il apprenne que ce n'est pas parce qu'il obéit aux règles de l'école qu'il trahit les règles de sa famille, ou qu'il trahit sa famille. Nous sommes des êtres pluriels, hybrides. Vous, quand vous êtes ici, vous ne vous comportez pas comme quand vous faites la fête sur la plage. Vous ne vous comportez pas comme quand vous allez dans un tribunal, vous êtes capables de comprendre la règle qui préside à une institution donnée. Eh bien l'enfant, il doit être capable de comprendre que ce qui régit la vie familiale, ça n'est pas la même chose que ce qui régit la vie scolaire. Et il doit surtout être capable de comprendre – et c'est difficile, même pour les enseignants – que quand il obéit aux règles de l'école, il ne trahit pas les règles de sa famille. Qu'obéir aux règles de l'école, ce n'est pas trahir sa famille. C'est être capable d'appartenir à deux univers différents, sans en trahir aucun des deux. Alors, ce qui complique les choses bien sûr ici, c'est qu'à côté de l'école publique, il y a l'école coranique. Et l'école coranique est souvent, me semble-t-il, un peu le prolongement de la famille. Mais ça complique quand même un peu les choses, parce qu'il y a des règles dans la famille, qu'il y a des règles dans l'école coranique et qu'il y a d'autres règles à l'école publique. Il va donc falloir que l'enfant apprenne que ce ne sont pas les mêmes règles dans la famille, dans l'école coranique et à l'école publique. Et il faut qu'il accepte qu'il va se comporter différemment dans ces différents milieux. En prenant une métaphore, il faut qu'il accepte que quand il joue au foot, il n'utilise pas les règles du basket, et que quand il joue au hand, il n'utilise pas les règles du foot. Quand il est dans sa famille, il y a les règles de sa famille. Quand il est dans l'école, il y a les règles de l'école. Quand il est à l'école coranique, il y a des règles. Et ça ne veut pas dire que jouer au foot en utilisant les règles du foot empêche les autres de jouer au basket, que l'on s'interdit de jouer au basket ou que le basket, ce n'est pas un bon sport. Ça, c'est fondamental comme message à faire passer aux enfants.

Enfin, à côté de la famille et de l'école, il y a les tiers-lieux. Les tiers-lieux, nous y sommes très attachés. Parce qu'il y a là des apprentissages décisifs qui s'effectuent. Ils permettent de s'engager. On s'engage dans une activité collective librement

choisie. Et on mesure l'importance de la solidarité. « Allez, on va construire ensemble un kayak. » « Allez, on va faire ensemble un potager. » « Allez, on va ensemble nettoyer le terrain. » « Allez, on va ensemble faire de la musique. » Et là, on découvre que, pour réussir, il faut être solidaire. Que ce n'est pas chacun pour soi. Et on découvre aussi – et c'est ça qui est important – que l'autorité légitime dans un collectif n'est ni dans la force ni dans la violence.

On en revient à cette question de la violence. Et de la découverte de l'autorité légitime... Il n'y a pas longtemps, je visite une salle d'école maternelle en métropole. Une fille de petite section me dit : « Je suis la cheffe du bocal à poisson rouge. » J'ai répondu : « Très bien, qu'est-ce que ça veut dire ? » Elle me dit : « Je suis responsable du bocal à poisson rouge, donc je dois même interdire aux grands de salir le bocal à poisson rouge. » Elle avait tout compris, cette petite fille. Elle avait découvert que l'autorité, ça n'est que le revers de la responsabilité qui lui a été confiée. L'autorité, ce n'est pas la force, ce n'est pas la violence, ce n'est pas le fait de s'imposer ou d'imposer son pouvoir. L'autorité, dans un collectif, c'est le revers de la responsabilité. Et ce qui est formidable dans l'éducation populaire, dans les activités que propose l'éducation populaire, c'est précisément qu'elle permet d'apprendre la responsabilité.

Il faut donc que l'enfant parvienne progressivement à ce que l'appelle une forme d'hybridation, une hybridation intérieure qui lui offre la possibilité de s'intégrer dans différents espace-temps à la fois. Il va être dans sa famille, très heureux. Faire dans sa famille des tâches ménagères nécessaires. Il n'y a pas de raison qu'il n'en fasse pas. J'ai entendu des tas de réflexions là-dessus au cours des ateliers. Il va être à l'école et il va comprendre qu'à l'école, il y a des règles qui ne sont pas les mêmes que dans sa famille. On ne parle pas à sa sœur comme on parle à sa maîtresse ; on ne parle pas à sa maîtresse comme à sa sœur. Et il ne parlera pas à sa maîtresse à l'école comme il parlera à sa maîtresse quand il sera grand. Donc il apprend les différents espaces-temps. Il apprend aussi que, dans le club de foot, dans la chorale, il y a d'autres règles. Il faut apprendre cela. Et ces appartenances multiples à différents espaces vont favoriser un dialogue intérieur qui sera une source de réflexivité et d'éveil à la liberté.

Alors, pour cela, il faut effectivement tenir des Assises de la Parentalité. Parce que pour que l'enfant parvienne à cela, il faut qu'il voie et qu'il ressente que les différentes instances éducatives ne sont ni hostiles ni indifférentes les unes aux autres, mais qu'elles se connaissent, se respectent et s'estiment. Voilà quelque chose de très important et qui est apparu dans les ateliers. Pour que l'enfant puisse être heureux dans sa famille, réussir à l'école, être heureux dans son club de sport ou dans sa chorale, il faut qu'il sente que ses parents, les enseignants, les animateurs ne sont pas hostiles les uns envers les autres. Et qu'ils se rassemblent,

qu'ils se connaissent, qu'ils se parlent et qu'ils s'estiment les uns les autres. Ce que j'ai beaucoup aimé dans ces Assises de la Parentalité, c'est que c'était un apprentissage de l'estime réciproque des éducateurs, absolument essentiel pour que l'enfant apprenne à grandir dans différents espaces.

2/ Comment prendre soin de l'enfant, c'est-à-dire construire un écosystème éducatif ?

II. POUR PRENDRE SOIN DE L'ENFANT, CONSTRUIRE UN ÉCOSYSTÈME ÉDUCATIF

« Il faut tout un village pour élever un enfant. »

Les trois piliers de l'éducation ne peuvent fonctionner que dans un écosystème global et fertile qui permet de répondre aux besoins fondamentaux de l'enfant.

Au sein de cet écosystème, tout agit sur tout... quand on intervient sur un point, on fait bouger tous les autres.

Je poursuis en essayant de développer l'idée de ce que j'appelle un écosystème éducatif. Alors, vous connaissez ce vieux proverbe – on dit qu'il est africain, je n'en suis pas complètement sûr – qui dit : « Il faut tout un village pour élever un enfant. » Ça a été le cas, ça ne l'est plus réellement toujours aujourd'hui, du moins pour la métropole.

Moi, j'ai vécu dans un tout petit village où, quand je faisais des bêtises, les voisins pouvaient m'interpeller : « Hé, le petit là, ne va pas boucher la fontaine. » Aujourd'hui, c'est plus le cas chez nous. Chacun s'occupe de ses propres affaires ou alors pense qu'il y a des éducateurs spécialisés ou des policiers qui vont s'en occuper. Nous, on n'intervient pas. Ou rarement.

Je vais vous raconter une anecdote tout à fait étonnante et qui va être dépaysante pour vous, parce que c'était dans le métro à Lyon. L'autre jour, j'étais à côté d'une jeune fille. Elle avait 15-16 ans à peu près et mangeait une espèce de sandwich. C'est du pain, dans lequel il y a de la viande hachée avec une espèce de sauce et qui est produit par une marque américaine dont j'ai oublié le nom. Et elle buvait une espèce de truc marron qui faisait des bulles. J'ai oublié le nom aussi. Donc elle mangeait dans le métro. Puis quand elle a eu fini de manger, qu'est-ce qu'elle a fait ? Elle a pris son emballage et sa canette et elle a mis ça sous son siège. Bon... Je ne dis rien. La station arrive, le métro s'arrête. Et là, il y a un jeune homme de 17 ans, 18 ans peut-être, qui s'adresse à elle et qui lui dit : « Tu crois pas que t'as oublié quelque chose ? » J'ai été scotché. Parce que ce que je n'avais pas osé faire, il l'a osé. Parce qu'il se sentait partie prenante du village. D'ailleurs, la jeune fille a commencé à bougonner et elle est partie. Et qu'est-ce qu'il a fait le jeune homme ? Il a tout ramassé et il est allé mettre les emballages de cette pseudo nourriture dans la poubelle.



« Il faut tout un village pour élever un enfant. » Ainsi, il faut que les trois piliers que j'ai évoqués fonctionnent dans un écosystème global et fertile. J'insiste sur la notion de fertilité. La fertilité, c'est ce qui fait pousser. Un écosystème global et fertile permet de répondre aux besoins fondamentaux de l'enfant. Il faut qu'au sein de cet écosystème, on comprenne que tout agit sur tout. C'est le

principe d'un écosystème. Si je touche un élément, ça fait bouger tout le reste. Alors, l'écosystème éducatif, ce sont les trois piliers bien sûr. Ils sont là, ils sont au cœur, ils sont au centre : la famille élargie, l'école, les tiers-lieux. Mais autour de ces piliers, il faut tout un système, tout un écosystème.

Il y a au centre l'enfant ou l'adolescent. Il y a autour toute une série d'éléments : **l'habitat et l'environnement**. On sait que l'habitat détermine beaucoup de choses sur le développement de l'enfant, sur la façon dont la décoration de la chambre d'enfant stimule ou ne stimule pas la réflexivité chez les enfants. Des études nous montrent que l'environnement, la richesse de l'environnement, les stimulations de l'environnement, mais aussi le caractère serein de cet environnement, ça détermine et ça favorise la croissance.

Il y a aussi **la santé** bien sûr : la *nourriture*, le *sommeil*, la prévention en matière de santé. Concernant la *nourriture*, hier, en sortant de l'école où nous avons travaillé avec quelques enseignants le matin, et avec madame l'inspectrice, je voyais étalée par terre une quantité absolument fabuleuse offerte aux collégiens et aux élèves d'école primaire de bonbons les plus mauvais qu'on puisse imaginer pour leur santé. Je ne dis pas qu'il faut interdire cela, mais c'est un élément auquel il faudrait qu'on soit attentif. Pas pour interdire. Je ne suis jamais pour interdire brutalement, mais au moins pour parler aux enfants de ces questions. Elles sont importantes.

Le *sommeil*. J'entendais dans un atelier que certains enfants se lèvent à 3 heures du matin, 4 heures du matin, 5 heures du matin parfois. 5 heures du matin c'est déjà acceptable, mais 3 heures, c'est compliqué, surtout quand on s'est couché à 10 ou 11 heures du soir. Oui, le sommeil, c'est déterminant. On sait aujourd'hui – c'est vrai pour la métropole, je ne connais pas les statistiques spécifiques pour Mayotte –

que la baisse du temps de sommeil est systématiquement corrélée à la baisse des résultats scolaires. Moins l'enfant dort, plus il a de difficultés à l'école. C'est clair. Donc la question du sommeil est une question de santé publique. Essentielle.

Dans l'écosystème, il y a aussi la richesse de l'environnement linguistique. Cela concerne, bien sûr, l'environnement linguistique des parents. Mais on pourrait parler de l'environnement linguistique culturel, au sens le plus large, des gens avec qui l'enfant et l'adolescent vont parler. Il y a aussi les activités, les responsabilités sociales qui sont offertes aux enfants. Prendre des responsabilités : « Toi, tu vas être responsable de ça ! » Ce n'est pas du tout pareil pour un enfant quand on lui dit « Aujourd'hui, tu vas aller chercher de l'eau, aujourd'hui tu vas débarrasser, aujourd'hui tu vas faire la vaisselle », plutôt que : « Cette semaine, tu es responsable de ça. » Ça n'a rien à voir. D'un côté, il obéit à des ordres aléatoires en fonction du caprice des adultes, de l'autre côté il a des responsabilités, qu'il est chargé d'assumer.

Continuons avec cet environnement. Il y a la qualité de l'école et, au sein ou à côté de l'école, la qualité des relations entre les parents et l'école. Il faut bien sûr que l'enfant sache que ce qu'il fait à l'école n'est pas désapprouvé par les parents. Et il faut qu'il sache aussi que ce qu'il fait dans sa famille n'est pas désapprouvé par l'école. Que l'école ne va pas jeter la suspicion systématiquement sur ses parents. Il faut qu'il sache aussi que ses parents et l'école se connaissent un minimum. C'est très difficile. En métropole, on n'y arrive guère. Mais c'est un point fort et absolument nécessaire pour la construction de cet écosystème éducatif.

Dans cet écosystème éducatif, il faut quoi encore ? Il faut un accompagnement social individualisé. Il y a des enfants qui ont besoin, pour des raisons de santé, pour des raisons sociales, d'être accompagnés individuellement. Et il faut les identifier, il faut les repérer. Il ne faut pas attendre que ce soit trop tard pour ça.

Dans cet écosystème éducatif, il y a enfin un point très important, c'est la régulation de l'usage des écrans. Je n'ai pas de connaissances particulières sur l'utilisation des écrans à Mayotte. Ce que je sais, c'est qu'en métropole, les adolescents consomment de l'écran d'une manière absolument colossale. On a eu une enquête récemment sur la consommation d'écran pendant les vacances de la Toussaint. Dans l'Hexagone, il y fait froid, les parents travaillent, et il y a relativement peu de propositions d'activités. Eh bien, dans les familles de milieu modeste, on arrive à 12 à 15 heures d'écran par jour. Les écrans, ça englobe, bien sûr, le téléphone portable, les jeux électroniques, la TV, YouTube, etc. Douze à quinze heures d'écran par jour, c'est terrible, parce que nous en connaissons les effets. Nous savons que cela détruit les capacités d'attention parce que, dans cette consommation des écrans, on fonctionne toujours à la stimulation par la surenchère. Il faut toujours que ce soit

plus attractif. De nombreux travaux aux États-Unis, en particulier de Catherine Hayes sur ce qu'on appelle l'attention profonde, montrent que plus on consomme d'écran, moins on est capable de lire. Or, on sait que la lecture, c'est essentiel. Et que la lecture sur écran n'a pas du tout la même fonction, pendant l'enfance et l'adolescence, que la lecture dans un livre. Alors, il y a un travail sur l'usage des écrans. Les professeurs, les instituteurs ne pourront pas faire ce travail seuls. Les parents ne peuvent pas faire ce travail seuls. Les mouvements d'éducation populaire ne peuvent pas faire ce travail seuls. S'il y a un sujet sur lequel on ne peut pas travailler seuls, c'est bien les écrans. Et c'est bien pour ça que les écrans nécessitent des partenariats.

Sur la plupart des sujets que j'ai évoqués, on ne peut pas s'en sortir chacun de son côté. Alors, le partenariat, pourquoi et comment ? Il y a plusieurs formes de partenariats. Il y en a un dont nous savons aujourd'hui qu'il est vraiment contreproductif, c'est le partenariat qu'on appelle juxtapositif. Cela veut dire qu'on ajoute les choses. Voilà un gamin en difficulté : on lui met un assistant social, on lui met deux heures de soutien scolaire, on lui met une heure d'orthophonie, on lui met un rendez-vous quotidien avec l'éducateur. Et on ajoute, et on ajoute et on ajoute. Or, ce partenariat juxtapositif, additionnel, a des effets négatifs et non pas positifs. D'abord, il souffre d'un manque de coordination. Ensuite, il y a l'absence de mutualisation : les gens ne se parlent pas. L'orthophoniste, elle ne parle pas à l'éduc de la PJJ, qui ne parle pas à l'entraîneur de foot, qui ne parle pas à l'institutrice. Donc on ne mutualise pas les données et les connaissances qu'on a sur les enfants. On perd du temps, on perd de l'énergie. Mais on a même des effets négatifs encore plus préoccupants. On sait, grâce à une étude qui a été faite dans un département français, – le 93, qui est un département particulièrement difficile –, que quand on multiplie les interventions sur un enfant ou un adolescent, on renforce son sentiment victimaire. Il se dit : « Attends, si on s'occupe tant de moi, c'est que je suis vraiment une victime et que je vais rester un assisté ». Ou bien, à l'inverse, on le met en situation de toute-puissance : « Ah ! Regardez tous ces gens à mes pieds, là. J'ai un éducateur, j'ai une assistance sociale, j'ai un animateur, j'ai... Alors, regardez... ». Et il devient le roi. Même à la récré, il va dire : « Regardez combien j'ai de personnes autour de moi. » Ce sont donc des effets négatifs de ce partenariat additionnel.

D'où la nécessité d'un véritable partenariat qui ne soit pas juxtapositif, mais interactif. Ça veut dire qu'on met en synergie les différentes analyses et les outils d'intervention. C'est le projet de ces Assises : créer un partenariat interactif. Comment ? En discernant les interventions prioritaires, en se demandant ensemble, face à un sujet ou un groupe qui se met en danger, comment on va réagir. En identifiant les actions à moyen et à court terme. En permettant à chaque partenaire de rester dans sa compétence spécifique. Il n'est pas demandé à l'assistance sociale de jouer le rôle d'animateur de chorale, ni à l'entraîneur de foot de jouer le rôle de

professeur. Chacun doit rester dans sa compétence. Mais, en restant dans sa compétence, il faut intégrer la nécessité des autres postures et travailler en collaboration avec les autres. C'est pourquoi, ce véritable partenariat tel que je l'ai vu se dessiner, se construire, au cours de ces Assises de la Parentalité, suppose de bien s'identifier. Il faut que vous vous connaissiez. Vous êtes différents acteurs qui travaillez auprès des jeunes. Connaissez-vous. Identifiez-vous. Partagez vos analyses. C'est ce que vous avez fait dans les ateliers : vous donner des objets de dialogue communs. « Oui, y a un problème avec les gamins, ici, dans telle commune. » « Il y a un souci autour de la préservation de notre environnement. »... « Allez, on se met tous autour de la table et on se demande comment on fait. » Il faut se donner des objets de dialogue communs. Et surtout se donner des objets de travail concrets communs.

J'étais dans une ville il y a peu, où tout le monde, les parents, les travailleurs sociaux, les assistants avaient décidé de participer une opération nationale qui se nomme « La grande lessive ». Ce sont trois jours où, dans la ville, on met des ficelles avec des pinces à linge, et tout le monde affiche ses dessins pour décorer la ville. Ça ne paraît rien, mais c'est une action, et cette action-là, elle met dans le coup les parents, les employés municipaux, les travailleurs sociaux. Tout le monde est dans la rue, on se parle : « Et toi, tu as fait ça. » Et tout à coup, il y a quelque chose qui est se passe., la coéducation se concrétise.

Dans une autre ville, à côté de Bourg-en-Bresse, je participais, il y a quelque temps, comme grand témoin, au conseil municipal d'enfants. Les représentants des différentes écoles y débattent sur des questions, et là c'était la question des menus de la cantine. Un vrai débat. En réalité, il n'y avait pas de débat puisque tout le monde ne voulait que des frites. Sauf évidemment le représentant du restaurateur qui disait : « Non, non, on ne va quand même pas mettre que des frites. » Et alors, après c'est parti : crevettes et pamplemousse, crevettes sans pamplemousse, pamplemousse sans crevettes, etc. Au bout d'un moment, le président du conseil municipal d'enfants se tourne vers moi et me dit : « Monsieur Meirieu, notre invité, qu'est-ce que vous pensez de notre débat ? » Alors, je lui ai répondu : « Écoutez, ça m'évoque quelque chose. Ça m'évoque des gens qui voudraient faire une purée de pommes de terre sans lâcher chacun sa pomme de terre. Je crois que ce dont vous avez besoin, c'est un presse-purée. Parce que pour faire une bonne purée, il faut lâcher chacun sa pomme de terre, il faut tourner, et puis il ne faut pas aller rechercher sa pomme de terre dans la purée... parce qu'elle n'y est plus. » Qu'est-ce que ça veut dire ? Ils ont compris tout de suite. Ils ont dit : « Au début, il y a les intérêts individuels. » Le presse-purée, c'est une institution démocratique, et qu'est-ce que ça fabrique ? Ça favorise du bien commun, qui fait du bien pour tous. Alors, il faut mettre en place partout où c'est possible des lieux où on part des intérêts individuels : « Toi, tu veux ça... toi tu veux ça... toi tu veux ça... alors on met ça dans

le presse-purée... puis on tourne, on tourne. » Parfois, c'est très, très long, il faut tourner pendant des jours et des jours, parfois des mois et des mois. Mais c'est tout de même mieux de mettre tout ça dans le même presse-purée pour essayer d'en sortir un intérêt commun plutôt que de rester chacun avec sa patate et de dire : « Je veux faire une bonne purée, mais je ne donnerai pas ma pomme de terre. » Ce qui est quand même une contradiction !

III. LE PARTENARIAT AU SERVICE DE L'ENFANT : POURQUOI ? COMMENT ?

Le partenariat juxtapositif et ses effets contre-productifs :

- Manque de coordination.
- Absence de mutualisation.
- Perte de temps et d'énergie.
- Renforcement du sentiment victimaire des « assistés » ou, au contraire, placement des personnes aidées en situation de toute-puissance.



Vers un véritable partenariat interactif

J'en viens à ma dernière série de remarques sur le partenariat. Le partenariat, tel que je viens de le formaliser ici, c'est ce qui vous sera proposé pour la suite. Ces Assises de la Parentalité, ce n'est pas : « un beau moment, on tire le rideau... c'est fini, on s'en va, on a passé trois demi-journées sympathiques et puis au revoir ! ». Ce partenariat, c'est

ce que vous mettrez en commun. Mieux s'identifier, qui nous sommes, qui est là. Mieux se connaître, qu'est-ce qu'on fait ? « Qu'est-ce que tu fais toi ici, là, là ou là ? » On s'informe : « Tu vois, moi, j'ai fait ça et j'ai pu avoir une aide de... » « Ah ! Je vais essayer. » On partage ses analyses. « Je me suis aperçu qu'en proposant aux gamins de partir trois nuits et de construire des cabanes, sur une île, là-bas, il se passait quelque chose d'intéressant ». « Ah bah non, moi, ça a capoté, ça n'a pas marché du tout. » Il faut partager ses analyses, se donner des objets de dialogue communs. « Ah, le portable pour les ados, on fait comment pour les désintoxiquer un peu ? » Et puis se donner des objets de travail concrets communs. On va faire ça ensemble. Mais faire, pas simplement causer. *Faire*. « Allez, toutes les associations de telle municipalité, on se prend un weekend, on va aller nettoyer la campagne avec tous les amis qui veulent. Et on y est tous, et tous les jeunes y vont ». Je dis n'importe quoi, ce n'est peut-être pas possible, ce n'est peut-être pas faisable. Je n'en sais rien. Mais on le fait. On ne reste pas aux intentions. Quand on a des intentions, on essaye de les mettre en œuvre.

En conclusion, je voudrais vous citer une phrase de quelqu'un que nous aimons beaucoup aux CEMEA, qui a été un des grands penseurs de l'Education populaire, un des grands promoteurs de nos idéaux, c'est Fernand Deligny. Il a écrit un beau livre que nous recommandons évidemment à tout le monde ici, qui s'appelle *Graine de crapule*, dans lequel il écrit : « Le plus grand mal que tu puisses leur faire [à nos enfants, à vos enfants, à nos adolescents], c'est de promettre et de ne pas tenir. D'ailleurs tu le paieras cher et ce sera justice. » Tenir parole, voilà l'essentiel. Comment voulons-nous que nos enfants tiennent parole si nous ne tenons pas parole avec eux ? Si nous annonçons des choses que nous ne faisons pas, si nous annonçons des valeurs que nous ne respectons pas. Nous ne pouvons pas avoir du crédit avec eux. En matière éducative, plus que partout ailleurs peut-être, une vertu essentielle réside dans la parole tenue. Et je suis convaincu que vous toutes ici, vous tous ici, mesdames et messieurs, chers amis, chers collègues, vous tiendrez parole et vous honorerez la parole de ces Assises de la Parentalité.

